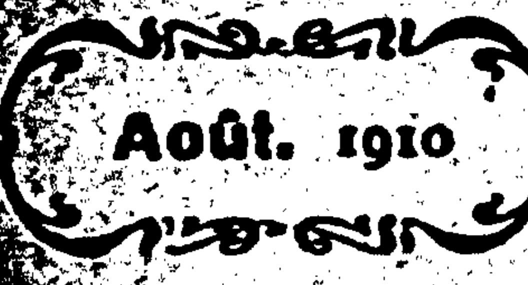
N° 56 — 5e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Rédaction et Administration :
[illegible] du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly - ALGER

Comité Algérien de Propagande Spirite
19, Rue [illegible] à Alger



FUTURE

SOMMAIRE

ALGER

Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1910

L'Union dans la Solidarité Fraternelle

L'union dans la solidarité fraternelle constitue la loi naturelle qui peut seule adoucir la souffrance, car avec l'amour fraternel tout devient facile et tout devient un mobile de bonheur. C'est assurément l'union qui émane de l'amour entre toutes les créatures intelligentes. formant le gage et l'assurance des joies et des satisfactions que la terre peut donner; c'est, en effet, l'anéantissement des maux qui produisent l'envie, la jalousie, l'égoïsme et haines qui divisent les peuples et les individus; c'est donc la félicité et le bonheur de l'humanité; c'est la fin des inquiétudes et des angoisses qui désolent la société moderne. qui se débat au milieu de ses divisions intestines. L'amour du prochain forme l'idéal charmant de la vie et l'aurore de la félicité céleste entrevue, dans nos aspirations vers les beautés des mondes supérieurs, qui forment le but de nos efforts, qui nous montrent l'harmonie universelle, centre du véritable bonheur permanent, comme but.

L'union dans la solidarité fraternelle ne peut se manifester, dans toute sa beauté et son rayonnement divin qu'à l'apogée du progrès et de la grandeur de l'humanité. Mais l'union dans la solidarité fraternelle émanant de l'amour mutuel des individus ne peut naître que de la lumière et de l'épanouissement de la vérité éternelle.

L'idéal, qui nous montre les beautés infinies constitue le parfum des plus nobles aspirations humaines. Les idées morales et humanitaires, quelles que soient les formes qu'elles revêtent, doivent reposer sur les principes d'union, de solidarité fraternelle, qui peuvent seuls servir de fondement à des institutions durables ; car la force brutale est incapable de faire triompher l'union fraternelle entre les individus. Ce n'est pas, en effet, par la compression que l'on peut amener les hommes à la pratique de l'amour de leurs semblables.

Quelles que soient les tendances des peuples et les aspirations des individus, le temps suit sa marche progressive. La destinée de chacun et l'ordre de toutes choses lui indiquent la route qu'il doit suivre.

Quels que soient les efforts des douaniers, qui cherchent à barrer le chemin du progrès moral et d'entraver le développement de l'esprit humain, de nouvelles perspectives se montrent continuellement à l'horizon de la société moderne ; car le souffle du progrès emportant les barrières qui paralysent son essor, l'humanité entre, par la force des choses, dans une nouvelle ère, qui dissipera, après bien des tergiversations, les ténèbres qui assombrissent encore les destinées de la société moderne. Le flambeau de la vérité étant clair et limpide, les hommes doivent éviter de noyer leur raison dans les subtilités du néantisme, qui paralysent les plus nobles et les plus belles aspirations de la pensée, et qui engendrent le découragement. Dans cette situation d'esprit, il est bon de lancer son âme à travers les beautés idéales de l'avenir qui nous montrent l'éternelle vie et de chanter les doux accords de la solidarité fraternelle. Ces douces visions adoucissent les maux de ceux qui plient sous le poids des tribulations et des peines de la vie terrestre.

Pour atténuer les souffrances humaines, il est essentiel que la pensée d'union dans la solidarité fraternelle pénètre dans tous les cœurs et dans tous les sentiments de tous les hommes. Les efforts de tous les penseurs, qui préconisent cette union, resteront stériles tant que l'individualisme et le socialisme fraternels ne se seront liés dans la synthèse de l'amour de Dieu, manifesté par l'amour de leurs semblables.

Quels que soient les résultats lents et laborieux, obtenus jusqu'à ce jour, les hommes courageux qui prennent l'initiative de la diffusion des grandes vérités destinées à régénérer la société, laissent grimacer d'un rire sardonique et railleur les hommes réfractaires au progrès moral et social, qui tendent à immobiliser la société dans un marasme perpétuel. Pour les missionnaires de la pensée, ces tendances réactionnaires, loin de les décourager, doivent, au

contraire, stimuler leur zèle et leur ardeur dans la lutte pour le progrès moral et l'amélioration sociale.

Nous sommes, il est vrai, dans une période de transitions, car les croyances se heurtent à la mauvaise volonté, parcequ'elles sont mal comprises.

Il est donc nécessaire qu'une foi intelligente succède à la foi aveugle du cléricalisme; mais l'heure du règne de l'esprit a sonné, l'astre de la foi irréfléchie s'est éteint, car le temps où certaines causes religieuses ou politiques dominaient par l'ignorance ou par l'appât des avantages matériels marche vers son déclin.

Dans la situation présente, on dirait que la terre tremble sous les pas des ambitieux cléricaux et sans astuces des oppresseurs de la raison humaine; car le soleil de la vérité finira par briller dans tout son jour. Alors, oui, alors les hommes commençant à comprendre leur destinée terrestre, l'humanité entrera dans sa véritable phase progressive.

Les hommes qui se cramponent aux richesses et aux grandeurs terrestres finissent par s'apercevoir que le monde moderne tend à se débarrasser de ses symboles et de ses mythes trompeurs.

Quelles que soient les entraves apportées aux croyances consolantes du spiritisme, qui effacent les horreurs de la mort, le soleil levant du véritable progrès moral submergera les retardataires qui lui sont opposés.

Ces horizons infinis, suaves d'espérance et d'immortalité, rendent à la raison toute sa liberté, toute sa puissance et toute son indépendance ; car les principes qui servent de base au spiritisme reposent sur l'harmonie universelle, concordant avec les besoins de l'unité divine, dont la loi consiste à croire en lui seul souverain Maître de toutes choses, à l'immortalité de l'âme et à la solidarité fraternelle du genre humain.

Mais la solidarité fraternelle doit s'exercer de toutes les manières et concernant tous les besoins, tant moraux que matériels. La solidarité étant une loi éternelle, nous devons donc l'exercer par la prière en faveur des âmes souffrantes ; mais nous devons surtout tendre une main secourable aux malheureux, qui sont dans le

besoin. Ces deux manières de faire la charité ont chacun son importance, car la bouche qui prie et la main qui donne doivent s'inspirer les mêmes sentiments.

L'âme ne peut grandir d'ailleurs que par la charité, parcequ'elle est la clef d'or qui ouvre la porte des régions éthérées, son action constitue un écho qui se repercute jusqu'à Dieu.

Dans les moments pénibles de notre existence terrestre, il ne faut pas perdre de vue que la vie humaine est une épreuve qu'il faut savoir supporter pour la rendre fructueuse. On dit généralement qu'une longue vie n'est qu'une mort lente et que dès lors vivre cent ans, c'est donc mettre cent ans à mourir.

La mort n'étant qu'une évolution de la vie générale, une transformation de l'être, n'a rien de bien sombre pour ceux qui savent l'envisager dans toutes sa réalité.

L'homme vertueux se soumet vaillamment à toutes lea éventualités humaines, qui concernent la vie et la mort, Sa belle âme reflète d'ailleurs toutes les beautés de son cœur.

Mais il faut savoir user de toutes choses selon les règles de la prudence et du discernement. Il est nécessaire surtout que la femme soit bien persuadée que la vie mondaine est semblable à une meule à éguiser, qui en éguisant use le couteau. Ah ! tous les plaisirs de la terre subissent le contre-coup des violations de l'harmonie universelle.

Le progrès, la beauté, la sagesse, l'amour et la loi d'harmonie sont sans fin et sans limite, aussi bien que nos éternelles espérances.

Mais en réalité le temps n'existe pas : ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, vit éternellement dans la lumière spirituelle et dans la vie éternelle et universelle. »

Les esprits font mouvoir la matière et la transforment au moyen du pouvoir qui leur a été donné.

« Newton ne cessait de répéter qu'il croyait que les corps étaient mus par des agents invisibles, qui jusqu'alors s'étaient refusés à tous les moyens de constater leur existence. »

Virgile a dit aussi ; « L'esprit meut la matière et régit l'univers. »

Mme de Genlis a dit : « Penser qu'il n'est pas impossible que ceux qui nous chérissaient et nous ont passionnément aimés puissent, après la mort, par une permission divine, nous manifester leur immortalité, c'est une opinion qui n'a rien d'absurde, quand on croit que l'âme survit au corps. »

Auguste Vacquerie affirmait sa croyance en ces termes : « J'avoue que je n'ai pas le mètre avec lequel on mesure le possible. Je rougis de mon ignorance ; mais je ne connais pas la fin de l'inconnu. Ce que je crois fermement, c'est que les morts vivent. »

Le célèbre philosophe et législateur Solon disait : « Ce que nous aurons semé le bien ou le mal, nous jouirons du bonheur ou du malheur; conséquence fatale de nos actions bonnes ou mauvaises. »

Suivant le principe de l'Union dans la solidarité fraternelle, l'homme, qui travaille à son propre perfectionnement, travaille aussi pour le perfectionnement universel. Ces principes de solidarité fraternelle tendent à rapprocher les hommes et à les rendre meilleurs. Elle unit les êtres au sein de l'Etre.

Ah ! l'idéal, le beau, le bien, la bonté la bienfaisance, la solidarité fraternelle, qui devraient régner dans tous les cœurs, sont remplacés par l'égoïsme, qui isole les individus et entrave le progrès moral et social ; car ce vice ressemble au sable brûlant du désert, qui empêche les voyageurs d'avancer. L'égoïsme étouffant les bons sentiments qui germent dans le cœur de l'homme, rend stériles l'union et la solidarité fraternelle, qui ne devraient jamais cesser d'exister entre les individus.

Travaillons donc à déraciner ce vice qui paralyse tous les progrès ; car l'âme qui vieillit dans le travail de la moralité de son siècle devient de plus en plus jeune d'avenir, dans la riante espérance du bonheur infini.

Déchaud, *publiciste à Oran.*

LE BOUDDHISME

II

> La religion de l'avenir sera le pur humanisme, c'est-à-dire le culte de tout ce qui est de l'homme, la vieentière sanctifiée et élevée à une valeur morale.
>
> RENAN.

Il n'en est pas moins vrai que le bouddhiste à proprement parler ne renaît pas, mais qu'un autre, si l'on peut dire, renaît à sa place, et c'est pour éviter à cet autre, qui ne sera que l'héritier de son *karman*, les douleurs de l'existence, qu'il aspire au Nirvâna. Cependant cette croyance à l'anéantissement complet à subi toutes sortes d'atténuations.

L'imagination, même d'un asiatique, a de la peine à se fixer à cette idée. Ainsi, des pélerins chinois qui visitèrent l'Inde au cinquième et au septième siècle et qui étaient des croyants orthodoxes au Nirvâna complet de Buddha relatent pourtant de lui des miracles et même des apparitions, comme s'il n'avait pas cessé d'exister et il est incontestable que pour beaucoup de bouddhistes d'autrefois, le Nirvâna n'a été que ce qu'il est pour la plupart de ceux d'aujourd'hui, une sorte de repos éternel, de béatitude négative.

Cela n'empêche pas le bouddhisme d'être comme doctrine, la confession de l'absolue vérité de toutes choses et en ce qui concerne l'individu, une aspiration au néant.

Cette vanité de toute existence ressort des théories du Buddha. Pour lui l'homme prend pour réel ce qui ne l'est pas; les objets que nous percevons n'ont pas de realité propre. Il en est de même du sujet qui les perçoit. Son individualité n'est qu'une forme, qu'une apparence vaine. Tout n'est qu'un flux d'agrégats qui se font et se défont sans cesse, un écoulement immense dont on ne cherche pas l'origine et auquel on ne peut échapper que par le Nirvâna.

Si on compare cette doctrine avec les spéculations contemporaines de la philosophie Brahmanique, on ne peut qu'être frappé de leur air de famille.

L'athéisme, le dédain du culte et de la tradition, la conception d'une religion toute spirituelle, le mépris de l'existence finie, la croyance à la transmigration et la nécessité d'y échapper, la faible notion de la personnalité de l'homme, la confusion des attributs matériels et des fonctions intellectuelles, l'affirmation d'une morale ayant la sanction en elle-même sont autant de traits qui se retrouvent dans le bouddhisme.

Deux siècles et demi après la mort du fondateur, le Bouddhisme était devenu la religion officielle du plus puissant monarque de l'Inde, Açoka le Maurya, dont l'autorité s'étendait de la vallée de Caboul aux Gouches du bange et depuis l'Himalaya jusqu'au sud des monts Vindyas. C'est que le bouddhisme avait pour lui son esprit de discipline et de propagande, tout un art nouveau de gagner et de gouverner les âmes : il avait surtout le Buddha lui-même et son souvenir resté vivant dans son Eglise. On ne saurait, en effet, faire la part trop grande dans les conquêtes du bouddhisme à la personnalité et à la légende de son fondateur. Les récits bouddhistes forment une des histoires les plus touchantes que l'humanité ait imaginées et c'est un fait bien connu que jusque dans notre occident, où ils avaient pénétré par l'intermédiaire de copies grecques, ils ont fourni le sujet d'une légende populaire qui a été longtemps pour les nations chrétiennes un livre d'édification « *Le Roman de Barlaam et Josapha* ». Méditer sur les perfections du Buddha, l'admirer, l'aimer, se dire et se sentir sauvé par lui étaient des sentiments nouveaux, inconnus du brahmanisme, et par un contraste singulier, ce fut ainsi *une religion sans Dieu* qui initia l'Inde aux joies intimes de la dévotion.

Pour mieux faire sentir ceci, il faudrait pouvoir nous arrêter à cette légende du Buddha ; il faudrait mettre en lumière l'admirable figure qui s'en dégage, ce modèle accompli de calme et douce majesté, de tendresse infinie pour tout ce qui respire, et de compassion pour tout ce qui souffre, de liberté morale parfaite et d'af-

franchissement de tout préjugé. L'idéal du brahmane, tout élevé qu'il est, est égoïste : c'est pour se sauver et se sauver seul qu'il aspire à la perfection. C'est pour *sauver les autres* que celui qui devait être un jour Gautama a dédaigné de marcher plus tôt dans la voie du Nirvânâ et qu'il a préféré devenir Buddha au prix d'innombrables existences supplémentaires.

Le brahmane est arrivé lui aussi, à professer la bienveillance envers tous les êtres ; mais parmi ses semblables, il en est beaucoup qu'il repousse avec horreur et dont le contact le souille. Le Buddha sait que l'homme n'est souillé que par le péché et le *Candâla* même, qui est moins qu'un chien est recueilli par lui comme un frère. Imiter le buddha fut en quelque sorte une loi supérieure qui donna à la religion nouvelle d'admirables disciples. La mémoire de ces disciples fut à son tour conservée non moins pieusement que celle du Maître et le bouddhisme eut ainsi une incomparable collection de légendes, une « *Vie des Saints* » qui, pour la délicatesse et le charme du sentiment religieux, ne le cède qu'à celle qu'offrira un jour le christianisme.

La doctrine bouddhiste était la bonne nouvelle pour tous, destinée à passer de bouche en bouche. Ce fut donc une religion à propagande, la première en date dans l'histoire. C'est chez elle qu'on rencontre la notion de la conversion.

Son arme fut la prédication en langue vulgaire. Le Buddha y ajouta peu à peu une littérature toute populaire, outre ses légendes et ses biographies, des recueils de paraboles et de récits semi-religieux, semi-profanes dont le sujet est souvent pris dans ses existences antérieures et qui sont une de ses créations les plus originales.

Naturellement la mission de convertir impliquait celle de veiller sur l'œuvre de la conversion. Le bouddhisme eut donc charge d'âmes. La distinction entre l'orthodoxie et l'hérésie, la direction des consciences, sont de création bouddhiste et peut-être faut-il faire remonter jusqu'au Maître lui-même l'institution de la profession de foi et celle de la confession.

Le bouddhisme fonda aussi des monastères et se trouva ainsi en

possession d'une incomparable milice. Le religieux bouddhiste n'est pas comme le brahmane un thaumaturge. un intermédiaire entre l'homme et la divinité ; c'est un pénitent d'abord et ensuite, s'il en est capable, un prédicateur, un directeur de conscience, un docteur de la foi et à l'occasion, un admirable missionnaire. Humble par profession, ne possédant rien, sans famille, sans intérêts autres que ceux de l'ordre, il va où ses chefs l'envoient. Personnellement il a fait vœu de pauvreté et vit d'aumômes. Mais l'ordre possède ; il est riche. A mesure que le bouddhisme s'enrichit, il se fit somptueux.

Il lui fallut d'immenses monastères pour abriter ses légions de moines, des édifices richement décorés pour y placer leurs images. Le culte resta simple : la récitation d'une sorte d'office. des actes de foi et d'hommage, des offrandes de fleurs, quelques lampes entretenues devant l'image ou la châsse du Buddha ; mais l'appareil en fut magnifique. Tout porte à croire que ces « *mendiants* » furent les premiers bâtisseurs de l'Inde.

Malheureusement, le bouddhisme a été frappé d'une décrépitude précoce et l'on n'en connait pas bien les causes.

Mais en disparaissant comme Eglise, il n'emportait pas *avec* lui les germes qu'il avait répandus et il laissait les religions mêmes qui avaient fini par l'étouffer, plus ou moins pénétrées de son esprit. Il y a dans les littératures hindoues comme un courant d'idées bouddhiques ; on y trouve parfois des accents d'ardente charité, de compassion, de tendresse, d'humilité douce et plaintive qui ont plus d'une fois fait songer à des influences chrétiennes ; et tout aussi remarquable est le changement qui s'est fait peu à peu dans les pratiques religieuses de ce peuple, la désuétude progressive du sacrifice au profit de l'aumône et des œuvres, l'effusion du sang qui fit restreindre de plus en plus le sacrifice animal et qui aboutit à ces bizarres exagérations de la charité envers les bêtes, à ces hospices fondés en leur faveur dans un pays où il n'y en avait pas pour les hommes. On ne saurait nier que tous ces faits appartiennent à un mouvement d'idées dont le bouddhisme a été la plus forte expression.

Isidore Leblond.

Qu'est-ce que la vérité ?

(Suite)

Dans cette série d'articles, nous pensons avoir réussi à démontrer cette vérité absolue : l'individualité humaine est un corps composé de deux éléments bien distincts : la Matière et l'Esprit, ou en d'autres termes le Corps et l'Ame.

Il est d'ailleurs un principe de physique parfaitement démontré : la matière est inerte et ne peut se mettre en mouvement si elle n'est sollicitée par une force extérieure. Cette force initiale ne peut donc être produite par la matière elle-même car elle est inerte. C'est donc l'esprit immatériel ou l'*Ame* qui fait mouvoir le corps. La vie, l'existence est la résultante de la volonté de l'âme et cette volonté c'est l'impulsion, la force qui façonne et fait agir toutes les parties du corps.

Mais, dira-t-on, de la constatation que l'homme a une âme qui pense, qui veut, qui fait agir son corps suivant sa volonté, s'ensuit-il que cette âme soit immortelle ?

Doit elle nécessairement survivre à la destruction du corps ? Pourquoi pas ? Quelle raison s'oppose à cette survivance ? Est-ce parce que des savants, ont jugé, à priori, cette survivivance impossible et parce que, d'après eux, rien d'immatériel et de spirituel ne saurait exister dans l'univers ? Mais cette impossibilité n'est qu'une hypothèse qui demanderait à être vérifiée par l'expérience. Or, notre hypothèse est plus facilement vérifiable car ce qu'on démontre le plus aisément c'est l'existence de ce qui est. Chaque fois qu'on met un de ces savants, ayant formulé leur décision *à priori*, en face d'un fait de survivance psychique, il s'attache à formuler des hypothèse plus ou moins compréhensible mais qui ne le satisfont que parce qu'elles sont la négation de la survivance.

Il est pourtant plus simple et plus probant d'admettre l'hypothèse

positive de la survivance ; car on voit alors toutes les expériences concorder et toutes les explications devenir claires et précises. De simples raisonnements théoriques permettent d'accepter non seulement l'hypothèse de la survivance de l'âme après la désagrégation du corps ; mais encore celle de la vie de l'âme avant la naissance corporelle de l'être. Cette hypothèse nous donnera l'explication la plus raisonnable du progrès de l'Esprit humain à travers les siècles.

L'âme ainsi que nous l'avons démontré possède une force initiale qui fait mouvoir toute la matière corporelle dès que l'être vivant s'est détaché du giron maternel. C'est par une sorte de poussée inconsciente mais cependant intelligente dans ses résultats que cette âme modèle son corps, ses organes les plus délicats et les plus variés suivant un type idéal prévu d'avance. Dans ce travail de modelage, comme dans tous les actes des premières années de la vie on peut dire que l'âme travaille suivant un plan préconçu qui semble inconscient mais qui est le résultat d'études et de réflexions antérieures. Le modelage, la confection de tous les rouages de l'organisme humain comprennent en effet un travail dénotant une intelligence très remarquable : comment toutes ces opérations pourraient elles être effectuées par une âme qui ne se connait pas ? On voit bien l'enfant qui vient de naître chercher et prendre avec avidité le sein maternel et y absorber ce lait qui renferme à l'état liquide tous les éléments constituants de son corps futur. Ce lait diffère peu de celui de tous les autres animaux dit vivipares.

Ce sont les mêmes éléments : oxigène, hydrogène, azote, carbone avec quelques minéraux tels que phosphatate de chaux, etc. Avec ces simples éléments quelle variété d'organes et quels merveilleux mécanismes l'âme réussit à construire. Comment une âme naissante peut elle construire tout cela sans en avoir conscience ? Les expériences de la vie nous permettent sinon d'expliquer du moins de comprendre comment une âme peut agir inconsciemment tout en agissant dans un but très intelligent. Nous citerons par exemple les calculateurs de profession.

Dans une maison de banque un employé faisant toute la journée

des additions arrive facilement après un exercice prolongé de cet opération, a additionner des pages entière d'une façon machinale pendant qu'il pense à des affaires de famille. L'addition devient un travail intelligent accompli inconsciemment. Citons encore le musicien qui possède à fonds la manœuvre de son instrument ; le piano, par exemple. Il a dû déployer une grande intelligence pour apprendre à faire mouvoir ses doigts exactement d'accord avec les notes d'une partition, la main droite en clef de sol, la main gauche en clef de fa, avec toutes les complications des notes diézées ou bémolisées à la clef. Mais lorsqu'il sait jouer, son intelligence ne se préoccupe plus du travail de ses doigts ; la mélodie et la symphonie sont seuls dans sa pensée, les doigts tombent machinalement où ils doivent tomber. Le jeu des muscles devient alors un mouvement matériel absolument inconscient.

C'est ainsi qu'en naissant l'âme de l'enfant sait pour l'avoir appris antérieurement à sa naissance, quels sont les mouvements nécessaires pour trouver les matériaux indispensables à son existence, à son développement ; on pourrait presque dire à sa création corporelle Cette âme a existé antérieurement ; elle a subi déjà une éducation ancestrale qui a dû être fort longue ; elle a du même déjà vivre plusieurs vies à chacune desquelles elle a appris quelque chose de nouveau.

V'là pourquoi une âme naissante sait et agit inconsciemment. De même pendant notre sommeil, à notre insu, inconsciemment nous respirons l'air qui va vivifier notre sang dans les poumons et nous digérons dans notre estomac et nos intestins les aliments que nous avons absorbé dans la journée.

Ce qui affirme encore la pérennité de l'âme c'est la disparition périodique et fréquente des matériaux qui constituent notre corps. Toutes les parties se renouvellent, s'usent, s'alimentent et sont remplacées par d'autres. L'âme seule reste toujours la même. Elle seule forme l'unité individuelle qui pense, réfléchit, se souvient, s'incorpore une masse de connaissance, littéraires, scientifiques, artistiques ; associe les idées, les combines ; prend conscience du monde, de l'univers ; apprends par les traditions l'histoire du

passé et prévoit l'avenir par l'étude du passé. Elle modèle son intelligence comme elle a modelé son corps avec cette différence que les acquisitions de l'intelligence demeurent, tandis que les cellules du corps ne font qu'un court séjour et se renouvellent un grand nombre de fois durant le cours d'une vie moyenne. Parmi les connaissances acquises dans une vie antérieure, il ne reste sans doute pas un souvenir de faits précis, mais il reste un certain nombre de connaissances générales et d'aptitudes qui se développant chez l'enfant de très bonne heure. On a vu souvent des enfants prodiges ayant des aptitudes musicales ou autres dès leur plus jeune âge.

Peut-on donc dire que cette âme immatérielle qui nous apparait dès la naissance, comme modelant son corps et ses organes avec la plus grande précision, peut-on-dire qu'elle nait et se développe en même temps que le corps et qu'elle s'éteindra avec lui ? Pour admettre cette hypothèse il faudrait supposer à la matière qui constitue le corps une propriété créative de la pensée, une intelligence sachant ce qu'elle veut et ce qu'elle fait ; mais alors, si les quelques éléments simples que nous avons nommés et qui constituent tous les êtres vivants du globe possédaient ces propriétés tous les êtres vivants, auraient tous la même formule de création ; ils se ressembleraient tous, et tous seraient également intelligents ! Notre hypothèse de survivance est donc la plus admissible. par la raison purement scientifique.

(A suivre). PUGETVILLE.



Rapport des Esprits et des Vivants

Suite

Pour juger de ce que nous pouvons espérer des Esprits, il faut d'abord savoir ce qu'ils sont.

Les Esprits sont des âmes désincarnées. Ils sont donc de la même essence que nous.

La nature ne faisant point de sauts, ces âmes conservent, après leur séparation du corps, les mêmes caractères essentiels que de leur vivant ; leur nature ne se modifie qu'à la longue. Ils ont même sentiments, mêmes passions, mêmes goûts, mêmes inclinations, mêmes langue que les vivants.

C'est donc par la connaissance de nous-mêmes, qu'il faut commencer, pour arriver ensuite, par analogie à connaître les Esprits.

Que sommes nous donc? Notre âme qui est notre principe essentiel est une monade douée de sensibilité et d'activité et tendant à se perfectionner. Voilà ce que l'observation de nous-mêmes et de nos semblables nous apprend.

Les tendances indiquent les destinées :

Puisque nous tendons vers la perfection, notre destinée est donc, non pas seulement de nous connaître, comme la prescrit l'oracle de Delphes, mais encore de nous agrandir, de nous faire et parfaire.

A cet effet, notre âme possède un corps, un organisme, qu'elle fabrique — comme nous nous fabriquons nos outils et machines — et qui lui sert d'instrument pour agir sur les autres corps, pour exercer et, par conséquent, développer ses possibilités, pour l'élever de la puissance à l'acte, en un mot, pour la perfectionner.

Ce corps est toute la différence qui existe entre les vivants et les Esprits. Ceux-ci l'ont rejeté ou en ont changé. Mais ils ont conservé ce qui relève de l'âme : la somme de leurs acquisitions morales et spirituelles pendant la vie.

L'exercice modéré et bien ordonné développe l'activité.

C'est là un fait d'expérience reconnu par les physiologistes aussi bien que par les psychologues.

C'est donc par notre activité, par l'exercice convenable de nos diverses facultés physiques, intellectuelles et morales que nous développons et que nous atteignons graduellement, pogressivement une perfection toujours plus étendue et plus élevée.

Ils suit de ces principe que, quand même les Esprits pourraient nous guider en toutes choses, ce qui n'est pas, quand même

ils pourraient nous renseigner sur nos intérêts, sur les sciences, sur la morale, etc., ils ne le devraient pas, car ce serait retarder notre avancement.

C'est à chacun de nous de chercher, de comparer, de juger, de vouloir, d'agir, à nos risques et périls, afin d'acquérir l'expérience, mère de tout progrès.

Nos rapports avec les Esprits se déterminent par analogie avec nos rapports entre nous vivants.

Prenons pour exemple les rapports des parents avec leurs enfants, des professeurs avec leurs élèves.

C'est d'esprit à esprit, mais indirectement, c'est-à-dire par l'intermédiaire des sens, que nous entrons en rapport les uns avec les autres.

C'est donc aussi d'esprit à esprit, mais directement, sans le secours des sens, que les rapports s'établissent avec les Esprits de nous.

Les théologiens distinguent deux modes d'action des Esprits : Ils agissent, 1° par insinuation ou instigation et 2° par communication. Le premier moyen est employé par les bons Esprits (les anges de la théologie catholique), le second par les mauvais esprits, les démons.

Cette division est conforme au dogme catholique, qui met une séparation absolue entre les bons et les mauvais Esprits ; mais elle n'est pas conforme à la nature des êtres.

Pour nous, puisque la nature ne fait pas de sauts, pas plus au spirituel qu'au matériel, il y a des esprits de tous les degrés d'intellectualité et de moralité, et chacun d'eux agit en conformité avec ce dégré et par analogie avec nous-mêmes.

Insinuation et communication sont deux extrêmes entre lesquel sont insérés une infinité de termes moyens.

Exemple : Une mère, un père, un professeur, disent à un enfant :
«Tu pourrais faire ceci. »
« Tu devrais ou ne devrais pas faire cela. »
« Si tu faisais ceci au lieu de cela. ? »

Ce sont là des insinuations, plus ou moins pressantes, mais ne s'adresant qu'à l'esprit de l'enfant.

Si l'on dit : « Fais ou ne fais pas ceci », sans y ajouter de sanction, c'est un commandement, une suggestion, c'est déjà un acte d'autorité, intermédiaire entre l'insinuation et la communication.

Ajoutez : « Si tu fais ou ne fais pas ceci, tu seras puni » ; vous aurez un commandement comminatoire, déjà plus brutal que le précédent.

Si l'on arrive à joindre l'action corporelle à l'action spirituelle, la force à la parole : « Tu vas faire ceci ou je te bats, je te jette à la porte » et qu'on exécute la menace, on agit par communication. La volonté du sujet n'est plus pour rien dans l'acte. Ce sujet n'est plus responsable, n'a plus de mérite, ni de démérite.

De façons analogiques, les Esprits agissent sur nous ; de même qu'il en est de nous envers nos inférieurs, les enfants, les animaux.

Plus les Esprits sont inférieurs, plus leurs moyens d'action sont matériels et brutaux ; leur action est plus physique qu'intellectuelle ; ils agissent plus sur les corps que sur les esprits ; quand ils sont d'un assez bas degré de matérialité, ils en viennent jusqu'à obséder et même posséder les personnes qui s'abandonnent à eux.

Il suit de ses principes :

1° Que les Esprits inférieurs se manifestent ordinairement à nous, — et même ne peuvent guère faire autrement, — par des moyens matériels, en produisant des phénomènes physiques.

C'est à des Esprits de cette catégorie, dirigés ou non par des Esprit plus élèves que nous devons la plupart des phénomènes physiques du spiritisme : raps, coups frappés, mouvements d'objets sans contact, lévitations, maisons hantées et même beaucoup d'apparitions.

C'est aussi pour cette raison que les sauvages obtiennent de plus merveilleux phénomènes de ce genre que les civilisés, et que les médiums américains, par l'intermédiaire des Esprits des Peaux-Rouges, sont supérieurs aux médiums européens sous le rapport des effets physiques.

2° Une autre conséquence des mêmes principes, c'est que les

Esprits supérieurs agissent sur nous par intuition, par inspiration, actions que nous sentons d'autant moins que l'influence est plus délicate et que nous y sommes moins attentifs, mais actions qui n'en sont pas moins réelles. Nous n'acquérons le sentiment et la concience de ces influences qu'à force d'y porter notre attention soutenue.

3° Autre conséquence. Nous sommes tous médiums à un plus ou moins haut degré, plus ou moins inconscients, plus ou moins attentifs et plus ou moins dociles aux insinuations ou aux suggestions qui nous sont données.

A noter que les meilleurs médiums, les mieux partagés, ne sont pas ceux que l'on croit.

Il n'y a donc pas autant d'utilité qu'on se l'imagine à poursuivre le développement des médiumnités physiques, qui sont inférieures et il n'y a pas lieu d'attacher autant d'importance qu'on le fait aux phénomènes de cet ordre.

4° Enfin, il s'ensuit que les Esprits supérieurs ne sont pas ceux qui se manifestent le plus souvent dans les séances. Ce ne sont pas ceux qui s'imposent, qui viennent à tout propos, sans même être demandés, et que feront le plus d'embarras quand ils jugent à propos de se communiquer.

Il faut donc se méfier des Esprits qui prennent de grands noms, sans les justifier ; qui se posent en guides qui font de mirifiques promesses dont ils ajournent sans cesse la réalisation. On ne risque rien de considérer les Esprits de cette sorte comme de politiciens désincarnés.

Il est même prudent de se méfier des Esprits qui font des promesses et qui les tiennent, car leur réussite ne dure pas et, quand elle cesse, on tombe d'autant plus bas qu'on s'est élevé plus haut.

De ce que le Esprits supérieurs se communiquent plus rarement que les autres, il ne faut pas croire que le spiritisme en soit amoindri.

Son but essentiel, qui est de prouver la survivance de l'âme, n'en est pas moins atteint et ses conséquences morales n'en sont pas moins solidement établies.

En effet, si les Esprits inférieurs survivent, ce qui se prouve facilement par la fréquence de leurs manifestations, à plus forte raison les Esprits supérieurs doivent ils survivre.

(A suivre) ROUXEL.

Revue Scientifique et morale du spiritisme.

Les Bienfaits de la douleur

Sous prétexte de plaindre l'homme, le pessimisme détruit ses joies. Il veut lui faire encore plus de mal. Ne prétend-il pas lui enlever la douleur ? Or, sans la douleur, pas de plaisir, pas de bonheur.

On médit trop des joies, et l'on calomnie, outre mesure, la douleur. Celle-ci est sous le coup d'une diffamation vieille de quelques dizaines de siècles. Son procès demande à être révisé. Les souffrances qu'elle cause à ses élus enlèvent toute sérénité à leur jugement. Elles leur enlèvent aussi toute impartialité.

Peut-on condamner la douleur en bloc ? Faut-il la bannir de l'existence humaine ? La contre-épreuve est faite. Il y a une espèce d'hommes indemnes de la douleur. Ce sont des idiots, des crétins et une certaine catégorie de fous. Ils ressentent maints plaisirs et restent insensibles à la douleur. Un sourire figé sur leurs lèvres témoigne de leur état d'âme. Il est l'abri des souffrances. Sont-ils heureux ? Ou plutôt quel est l'homme d'intelligence saine qui voudrait accepter leur bonheur ?

Une autre contre-preuve.

La science à mis à notre portée le moyen de jouir du genre de bonheur si cher aux pessimistes. La suggestion procure un vaccin contre la douleur physique ou morale. Certains états d'hypnose ne rendent sensible qu'à la béatitude. Les piqûres morales et physiques n'agissent plus. Notre impressionnabilité aux sensations agréables

restant intacte nous bannissons de notre existence les douleurs positives. Sommes-nous pour cela plus heureux ? Ceux qui veulent nous le faire croire manquent de franchise. Car convaincus des bienfaits que nous procureraient l'absence de la douleur, ils n'ont qu'à réaliser leur salut par la suggestion.

Salut bien facile et acessible à tous ! La psycho-physiologie nous enseigne que peu d'hommes restent rebelles à l'hypnose et à la suggestion. L'homme normal la subit dans certaines conditions toujours. Et pourtant, qui de nous voudrait accepter le bonheur dont jouissent les crétins, les idiots, les fous et les médiums à l'état d'hypnose ?

Il en est de la douleur, comme des souffrances de la maternité. Les femmes s'en plaignent sans doute. Mais elles les accueillent avec tendresse, et les arrosent avec des larmes de bonheur. Souffrance bénie et ardemment désirée, elle crée la vie et la vie se trouve rénovée par elle.

La douleur lui ressemble, on la craint, on la maudit, on la fuit. Elle vient quand même. Aussitôt arrivée, elle donne du prix à la joie passée, comme elle en donnera à celle de demain. Bien plus, le bonheur et la joie ne vivent que par elle et souvent vivent en elle.

*
* *

Comme le sol qui ne donne des fruits qu'en n'étant fortement tourmenté, notre âme demande l'intervention de la douleur pour donner sa mesure.

La douleur c'est le mâle. Le bonheur est femelle. De leur union naissent la pensée, l'effort, l'énergie, la joie.

Lorsqu'on fait le bilan de son passé, on s'aperçoit pour quelle part de profit y rentre la douleur. Elle ennoblit l'âme. Elle lui impose la réflexion. Dans la marche incessante vers l'avenir, elle sert de station d'arrêt. Notre âme s'y purifie La douleur lui tient lieu de miroir qui lui renvoie ses défauts ses péchés, ses oublis. Elle lui sert aussi d'école. La douleur lui montre les erreurs de la route suivie et lui découvre des voies nouvelles. Notre conscience

grandit dans l'épreuve dit la sagesse populaire, et par hasard la sagesse populaire a raison

Consultez les hommes d'élite. Revoyez la biographie des grands disparus, ou questionnez les grands hommes de nos jours. Tous vous diront le rôle bienfaisant de la douleur dans la formation *de leur moi*. Dans les larmes versées sur ses propes misères, ou sur les misères de ses prochains, on trouve presque toujours la source du progrès, comme dans la sensibilité des poètes, la source de la poésie.

Les peuples sont comme les individus, la douleur, les spiritualise et les grandit. On vantait certaines qualités supérieures de la race juive. Or, cette supériorité n'a été faite que des persécutions et des souffrances du passé. Les temps modernes, en accordant aux Juifs dans certains pays, l'égalité des droits, les ont privés en même temps de leur supériorité reconnue. Les descendants de la race privilégiée baissent à nos yeux. Avec le nivellement complet de leur inégalité sociale et politique, se tariront les sources de leurs dons exceptionnels.

Les partis d'opposition, une fois au pouvoir, diminuent de valeur. Ils sont grands dans la persécution, dans la lutte, dans la souffrance. Le parti se trouvant à la tête de la France actuelle ne fait que rappeler le sort de toutes les minorités qui ont remplacé les douleurs et les avantages de la lutte par le déclin moral et intellectuel qu'amène avec le temps le triomphe.

∴

La souffrance de nos pères rentre dans la constitution de notre âme, comme y rentrent leur bonheur et leur joie. Il en est de notre âme comme de notre santé physique. Nous souffrons des excès ou jouissons de la modération de nos devanciers. Dans la profondeur où l'ingéniosité de la pensée du fils, il y a souvent beaucoup de la souffrance de son père, comme dans l'affaiblissement de son esprit on retrouve, la vie inconsciente et facile de ses ancêtres. La douleur, lorsqu'elle ne brise pas, fortifie, Son excès comme celui de la joie détruit la vie. Il est bon qu'elle en

soit un des éléments. Il ne faut pas qu'elle s'y substitue, elle est comme ces poisons qui appliqués à petites doses, sauvent l'organisme. Pour fortifier les globules rouges de notre sang on y injecte certains sérums. La dose en doit être modérée. Augmentez-la, et loin de multiplier, vous détruirez les sources de la vie. Même le règne végétal vit et renaît sous le coup de la souffrance. Les horticulteurs tourmentent fortement les fleurs qui s'oublient dans leur vie heureuse. On prive d'eau les plantes herbacées et l'on fait des incisions profondes dans l'écorce des arbres fruitiers. Qui de nous n'a pas assisté au spectacle des pommiers ou des poiriers dont on a déterré ou torturé les racines? Nos paysans plus simplistes donnent des coups de hache aux arbres stériles. Rénovés par la souffrance, les arbres donnent des fruits, les plantes refleurissent et les vignes se couvrent de grappes.

* * *

Les esprits superficiels diffament la douleur. Les pessimistes détraqués lui rendent les honneurs royaux. Mais ils la bannissent de la cité, et, avec elle la vie. La vérité se trouve, entre ces apologistes étranges et les destructeurs à outrance. La vie se chargeant avec prodigalité, de sa distribution, il serait superflu de vouloir faciliter sa tâche. N'augmentons pas de grâce la quantité de douleur sur terre. Ne la créons pas surtout inutilement. Elle existe et elle existera. C'est au sage à en tirer le meilleur parti. Ne tremblons pas surtout de la douleur, car elle nous laisse rarement désarmés. La plus forte n'a qu'une existence éphémère. Elle est créée par nous, dépend de nous et en nous. Pour s'en convaincre il suffit de voir comment agit la douleur. Les uns rient devant un échec de leur vanité, les autres s'en désolent. Les pertes d'argent causent des frissons mortels aux uns et laissent indifférents les autres.

La croyance en la douleur existant en elle-même, ressemble à la superstition barbare, relativement au feu. Des âmes candides, le considèrent comme une qualité inhérente au bois ou au charbon. La même illusion de nos sens qui nous fait croire à la douceur cachée dans chaque morceau de sucre, où à l'amertume

de la quinine nous inspire l'idée que la tristesse et la douleur se trouvent dans les phénomènes qui les précèdent. Il suffit pourtant d'examiner la douleur physique la plus accessible à l'analyse pour s'apercevoir de notre erreur. Un coup de massue qui abat un chien est à peine ressenti par un éléphant.

La même opération qui fait s'évanouir un intellectuel sensitif laisse indifférent un être atteint de crétinisme.

La même lumière qui aveugle un œil malade est agréable pour une vue saine. La chair humaine, objet d'horreur pour les civilisés fait les délices des anthropophages.

Certains vices répugnants et inimaginables pour tant d'hommes enthousiasment beaucoup d'autres.

La douleur, de même que le plaisir, ne se trouvent donc ni dans les rayons solaires, ni dans la chair humaine, ni dans le vice : ils sont en nous. L'éducation de la volonté arrivera facilement à augmenter ou à diminuer leur intensité. Elle arrivera même à les créer ou à la détruire au gré de nos intérêts.

La compréhension de certaines douleurs équivaudrait à leur diminution, sinon à leur anéantissement. Prenons celles les plus profondes occasionnées par la mort, implacable. Tachons de les raisonner. Devant la tombe d'un ami, nous oublions les moments vécus ensemble. Les sensations douces léguées par le mourant nous restent pourtant comme un héritage inviolable. Nous ne nous souvenons plus du passé comme source de joies pour ne penser qu'à l'avenir qui n'est pas toujours souriant. Spiritualistes ou réalistes oublient que dans leurs larmes nage transparent un égoïsme féroce. Devant la pensée « *que deviendrons-nous* » après l'affection enlevée, il n'y a point de place pour le disparu. Nous oublions ses peines, ses souffrances, ses maladies qui lui ont rendu la délivrance désirable, pour ne songer qu'à nos plaisirs ou intérêts compromis.

*

La douleur est d'essence éternelle. Elle nous suit, car elle est liée à notre bonheur. C'est le revers de la médaille de la vie. Il ne

s'agit point de savoir comment la tuer, mais comment en tirer tous les renseignements bienfaisants. Car ce prétendu poison contient des trésors de miel. Il n'en faut pourtant pas trop. Le but où tend l'individu est d'en diminuer la dose. C'est aussi le but du progrès en ce qui concerne la collectivité.

Accommodons-nous donc de la douleur. La vie sans elle ne serait pas complète. C'est un peu comme cet agneau pascal qui, d'après la Bible, devait être mangé avec des laitus sauvages.

Car sans l'amertume pas de joie ! La douleur est en outre notre professeur d'énergie. Le plaisir amollit. La joie, à la longue, nous épuise. La douleur fortifie. Elle agit souvent comme la douche qu'on applique aux neurasthéniques. Il pousse des cris en la recevant. Ils en sortent pourtant rajeunis et régénérés.

(*Le Figaro*) JEAN FINOT.



Pensées et Maximes

Tout dans la vie est soumis à des devoirs. Y être fidèle, voilà l'honneur, les négliger, voilà la honte !

CICÉRON.

∴

Tôt ou tard du fond de l'abîme la vérité monte, meurtrie, gémissante, mais victorieuse enfin et implacable.

JEAN JAURÈS.

∴

La vie elle-même s'enfante.

Le Gérant : E. DURAND.

Papeterie-Imprimerie Ouvrière. J. OLIVER. — Mustapha-Alger.